

B

L'Égypte et l'Empire Hittite : rivalité et contente

I. Déclin de la puissance égyptienne en Orient

1. *Nouvelles poussées nordiques. Les Achéens en Crète*

Tandis que l'Orient méditerranéen, grâce à la paix égyptienne et à l'équilibre créé par l'entente égypto-mitannienne, évolue dans la paix et la prospérité, de nouveaux remous nordiques, dans l'Égée et en Asie Mineure, vont tout remettre en cause. La puissance crétoise disparaîtra sous les coups des Aryens Achéens ou premiers Grecs. En Asie Mineure, le réveil des Hittites et leur expansion vers le Sud, et les troubles qu'ils susciteront dans le Protectorat égyptien, auront pour résultat la ruine de la domination égyptienne en Orient.

a. *Les Aryens Achéens détruisent la puissance crétoise. Essor du monde égéen ou proto-grec*

Vers 1400, la puissance et la civilisation de la Crète, qui promettaient encore les plus belles destinées, disparaissent brutalement de la carte du monde. L'Achaïe ou future Grèce, ancienne colonie crétoise qui vient de s'émanciper, veut jouer, à son tour, un rôle politique et s'y prépare sur terre et sur mer. Sa capitale, Mycènes, devient en peu de temps redoutable.

Au contact de leurs maîtres crétois, les Achéens étaient devenus des marins, mi-pirates, mi-commerçants. Par un coup de surprise, des contingents achéens, venant du continent, débarquent en Crète. Confiante dans son insularité et sa maîtrise des mers, Cnossos, peu protégée, est occupée sans coup férir. Du jour au lendemain, les vassaux deviennent les maîtres de leurs anciens seigneurs. Colonie achéenne, la Crète est rattachée à la future Grèce et son rôle historique est terminé (vers 1400).

La ruine de la thalassocratie crétoise va permettre à la marine phénicienne, bridée depuis plus de deux siècles, d'étendre son champ d'action vers le nouveau monde égéen. Un concurrent sérieux, le Crétois, vient de disparaître, et l'Achéen, son successeur, n'est pas encore de taille à le remplacer. D'aucuns pensent que la révolte des Achéens contre les Crétois aurait été déclenchée à l'instigation de l'Égypte, désireuse d'assurer aux ports phéniciens, qui font partie de son empire, le monopole des mers.

«Aménophis III a-t-il contribué à lancer Mycènes à l'assaut de Cnossos en vue de briser le monopole économique crétois? L'a-t-il fait à l'instigation de ses protégés phéniciens et syriens, comme plus tard Tyriens et Sido-

niens inciteront Darius à la guerre contre la Grèce pour tenter d'abattre la concurrence grecque? La chose est possible. C'est en tout cas à partir de la chute de la Crète que va commencer la renaissance des thalassocraties phéniciennes.»¹

Avec les Achéens ou premiers Grecs, qui ouvrent l'ère du monde égéen, nous sommes aux origines de l'histoire de la Grèce.

b. Rentrée en scène de l'Empire Hittite

C'est à ce moment aussi que réapparaît, après une longue torpeur, l'Empire Hittite, avec son grand roi *Shoubbilouliouma* (1380—1346), et son expansion en Orient (I, p. 404—405).

Constitué vers 1800, effondré vers 1750, réorganisé vers 1450, l'Empire Hittite, vers 1430, avait enlevé aux Mitanniens le royaume d'Alep. A la suite de cette expansion hittite vers le Sud, l'Égypte, voulant barrer la route à ce nouveau partenaire nordique, s'était empressée de conclure avec ses anciens adversaires, les Mitanniens, une paix et une alliance, scellées par des mariages. Par ce compromis, l'Égypte avait abandonné au Mitanni la Syrie septentrionale (1420).

Après une nouvelle période d'éclipse, l'Empire Hittite, vers 1350, rentre brusquement sur la scène de l'histoire orientale et s'affirme l'arbitre de la situation entre l'Asie et l'Égypte. *Shoubbilouliouma*, grand roi de Khatti, à la tête d'une fédération d'États vassaux, inaugure l'avènement du second Empire Hittite ou Nouvel Empire. Il entreprend contre les Asianiques, les Sémites et les Nomades de Syrie-Nord, une lutte sans trêve ni repos.

Refoulés vers le sud, à la suite des expéditions punitives organisées par le nouvel Empire Hittite, insoumis, maraudeurs et nomades de tous bords se répandent sur le Protectorat égyptien (Phénicie et Canaan), en y semant la ruine et le désordre. Les groupes les plus importants de ces peuplades barbares sont ceux des *Akhlamou*, les *Araméens* errants, et des *Khabirou*, dont le clan hébreu d'Abraham s'était déjà détaché vers l'an 2000. Ces *Araméens errants*, qui forment la quatrième vague d'expansion sémitique, ne se stabiliseront qu'à la fin du II^e millénaire, en Mésopotamie, Syrie et Jordanie.

De même qu'autrefois les Babyloniens et, après eux, les Mitanniens, attirés vers le couloir syro-palestinien, y semaient le désordre et y fomentaient des troubles contre l'influence ou la suprématie égyptienne, les Hittites, à leur tour, vont rendre difficile à l'Égypte l'exercice de sa souveraineté dans les régions syriennes. Ils finiront même par l'en expulser pour quelque temps.

¹ De Laplante, *op. cit.*, I, p. 46.

2. *Déclin de la puissance égyptienne en Orient*

La grande paix égyptienne et le prestige des Pharaons en Orient se prolongèrent, effectifs et sans secousses, jusqu'après 1400. En Phénicie et Canaan, la soumission à l'Égypte est totale et sans incidents.

Les difficultés orientales commencent toutefois pour l'Égypte dès le règne d'Aménophis III (1405-1370). Ce souverain débonnaire, qui n'aima jamais la guerre, menait l'existence molle et voluptueuse d'un despote oriental. Son harem, composé de trois reines officielles (une Phénicienne, une Mitannienne et une Kassite), sans compter les concubines, devait certainement occuper tous ses loisirs.

Sous son règne, ce sont des guerres incessantes entre les dynastes des villes, les roitelets locaux, vassaux du Pharaon, mais abandonnés à eux-mêmes; ce sont aussi des troubles multiples, causés notamment par la présence, dans les pays orientaux, d'importantes populations étrangères, turbulentes et belliqueuses, charriées par les invasions nordiques et sémitiques. Les recours répétés à l'autorité de Pharaon demeurent sans réponses. La passivité d'Aménophis III encourage, dans la région de protectorat, les tentatives de rébellion, d'indépendance et de désordre. Les vassaux abandonnés ou peu secourus sont déçus. La Syrie échappe de plus en plus à la domination égyptienne; en Palestine, cette domination s'évanouira complètement sous le règne d'Aménophis IV (1370-1352).

Les archives hittites de Boghaz-Keuï en Anatolie, nous transmettent un épisode curieux, une démarche humiliante, qui démontre à quel point étaient tombées, à cette époque, les traditions nationales en Égypte.

Une veuve de Pharaon, dont le nom n'est pas identifié, écrit au roi hittite, Shoubbilouliouma et lui demande de lui envoyer un de ses fils pour époux. Devenue veuve et sans fils, elle n'entendait pas s'unir à un de ses serviteurs. Il s'agirait, selon des historiens, de la veuve de Toutankhâmon, et, selon d'autres, de la reine Néfertiti, veuve d'Aménophis IV, «le rêveur couronné».

Répondant à l'appel de la reine, un prince royal hittite se rend en Égypte, où il disparaît de façon mystérieuse. Les tenants de la contre-révolution amonienne, comprenant le danger que son mariage pouvait présenter, l'auraient fait assassiner.

Pour venger son fils, l'empereur du Nord entre en campagne. Ce fut le destin qui sauva de l'invasion l'Égypte épuisée. Malgré ses succès, l'armée hittite fut immobilisée au sud du Carmel, paralysée par une grande épidémie (peste?), qui contraria, pendant vingt ans, l'extension de l'empire hittite.

a. Les archives diplomatiques d'El-Amarna

Retrouvées, en 1888 de notre ère, sur le site qui fut Ikhoutaton

(aujourd'hui Tell-el-Amarna), capitale d'Aménophis IV, les archives diplomatiques de cette époque, dénommées aujourd'hui «*Lettres d'El-Amarna*», sont une source précieuse d'information. Elles sont d'ailleurs contrôlées et complétées par les archives hittites, récemment découvertes dans les ruines de Boghaz-Keuï, en Anatolie.

Les archives d'El-Amarna sont constituées par un millier de tablettes en argile cuite, gravées en signes cunéiformes et écritures babyloniennes. Il s'agit de lettres reçues et de copies de lettres envoyées, qui nous montrent la correspondance échangée entre les pharaons Aménophis III et IV (respectivement 1405—1370 et 1370—1352) et leurs représentants, vassaux ou alliés en Orient, ainsi que les rois de Mitanni, d'Assour, des Hittites, de Babylone, de Chypre, de Cilicie, etc.

Il ressort de cette documentation que la langue diplomatique et internationale est toujours le babylonien, en dépit de l'éclipse de Babylone, qui végète sous les Aryens Kassites. Nous y voyons aussi que la Phénicie et ses abords forment un pays riche et peuplé et qu'on y parle principalement l'idiome cananéen, c'est-à-dire phénicien. On y apprend enfin que, tandis que la Phénicie est toujours sémitique, l'arrière-pays, c'est-à-dire la Syrie Creuse, est hourrite ou asianique, et reçoit, depuis les invasions nordiques, une notable proportion de Mitanniens indo-européens, avec apparition de quelques éléments aryens purs. En Palestine, c'est un mélange, par parties égales, de populations sémitiques, hourrites et mitanniennes.

b. Troubles et insécurité dans le Protectorat égyptien

Les archives d'El-Amarna nous montrent l'inquiétude qui commence à remuer le Proche-Orient, et particulièrement les villes phéniciennes, clientes de l'Égypte. Tous les princes étrangers, Babyloniens, Hittites, Assyriens, Phéniciens, sollicitent et reçoivent de Pharaon des cadeaux, de l'or en grande quantité. Ils murmurent, avec quelque franchise brutale, lorsque les présents ne paraissent pas suffisants.

Mais de Phénicie, de Palestine et de Syrie, les lettres sont alarmantes et menaçantes. L'Empire Hittite d'Asie Mineure menace la Syrie-Nord; il entretient des intelligences dans le Protectorat égyptien et noue des intrigues pour y saper la domination pharaonique.

«*Ces lettres sont un long cri d'alarme des gouverneurs de Phénicie qui avertissent leur maître des complots qui se trament autour d'eux, des trahisons, des défections qu'ils constatent dans leur entourage, des coups de main qui font tomber, l'une après l'autre, les petites villes aux mains de l'ennemi. Chaque lettre se termine, en vain, par une demande de renfort et l'ensemble forme un tableau saisissant de l'état d'insécurité permanente de la Phénicie sous la domination des Aménophis. La correspondance la*

plus complète parmi ces tablettes, qui mentionnent la plupart des villes de Phénicie (Byblos, Tyr, Simyra, Sidon, Beruta), est celle d'un certain Rib-Addi, gouverneur de Byblos, qui ne comprend pas moins de quarante-cinq lettres.²

L'attitude des villes phéniciennes, telle qu'elle apparaît dans les lettres d'El-Amarna, diffère d'une ville à l'autre. Dans l'ensemble, Arvad, Simyra, et même Sidon, sont contre l'Égypte; tandis que Tyr, et surtout la fidèle Byblos, restent pro-égyptiennes. Ugarit, très au nord, incline vers les Hittites.

Ce sont surtout les lettres des rois de Tyr, Gebal, Beruta, Sidon, qui nous découvrent ce tableau d'insécurité permanente et générale. Ces cités phéniciennes sont défendues par leurs princes locaux; seule, Simyra (au nord de Tripoli), capitale administrative du Protectorat, possède une garnison égyptienne, assez faible d'ailleurs. Les renforts que demandent les villes menacées sont très modérés: Tyr réclame 20 hommes; Gebal 4, avec des chars. Il s'agit évidemment d'instructeurs pour les troupes qu'on lèvera sur place. C'est de l'argent de Pharaon qu'on a surtout besoin.

c. Phéniciens et Amorréens aux prises. Le roi d'Amourrou (Syrie) convoite les ports libanais

Les ennemis qu'on signale sont nombreux et divers: insoumis et maraudeurs, Khabirou et autres barbares, travaillés ou financés par les Hittites, saccagent les champs du Zahi (Liban), et tentent d'enlever Arvad, Simyra, Gebal, Sidon, Tyr.

Mais l'ennemi principal des cités phéniciennes et, par suite, de l'Égypte, est Abd-Ashirta, prince d'Amourrou (Syrie-Nord), dont le domaine comprenait vraisemblablement la Syrie Creuse et qui convoite un accès à la mer. Tout en se déclarant vassal d'Aménophis III, l'Amorréen se comporte en prince indépendant; il paie les bandes d'insoumis et de nomades, qui pullulent et dévastent le pays. Un mouvement national sémitique, dont les Araméens errants forment l'élément principal, est dirigé contre l'Étranger. Ce mouvement a pour chef Azirou, fils d'Abd-Ashirta.

Rib-Addi, de Gebal, réclame des secours à Pharaon. «Gebal, c'est ton autre Memphis», lui écrit-il; «sous les pieds de mon seigneur sept et sept fois je me suis jeté . . . Que mon seigneur hâte l'envoi des troupes rapidement».

Rib-Addi redoute surtout Abd-Ashirta d'Amourrou; celui-ci se sert de Barbares et de Nomades pour attaquer Gebal, qui tient fidèlement à la suzeraineté égyptienne. L'Amorréen a pour alliés, en Phénicie même, Zimrida, roi de Sidon, ainsi que le roi de Beruta. Jouant une comédie tragique,

² Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 49.

qui dura deux ou trois ans, le roi d'Amourrou adresse à l'autorité égyptienne des protestations de fidélité et réclame aide et protection contre les Barbares, qu'il embauchait et utilisait contre Simyra et Gebal, «pour les mieux défendre, explique-t-il, contre les brigands».

Ouï et déçu, le roi de Gebal, qui ne cessait de dénoncer à Pharaon les astucieux desseins du souverain amorréen, menace enfin, s'il n'est pas secouru, d'abandonner toute résistance et même de passer à l'adversaire. Du coup, le roi d'Egypte se décide à envoyer une petite armée qui rétablit l'ordre, mais pour peu de temps.

Revenant peu après à la charge, le roi d'Amourrou, aidé des rois phéniciens d'Arvad et de Sidon, assiège Gebal, pendant que le représentant égyptien, impuissant, assiste avec indifférence aux préparatifs du désastre. Pendant ce temps, Zimrida de Sidon assiège Tyr. Cette confédération phénicienne et amorréenne, hostile à l'Egypte, s'étend vers le sud et la Syrie centrale. Elle prend, sous Azirou, fils et successeur d'Abd-Ashirta d'Amourrou, la forme d'un mouvement national dirigé contre l'Etranger égyptien. Appuyé sur les Hittites, Azirou s'empare de Damas, dont il fait sa capitale.

Accusé de trahison, Zimrida, roi de Sidon, proteste de sa loyauté envers Pharaon, auquel il demande du secours. «Aux pieds de mon seigneur, mon dieu, mon soleil, le souffle de ma vie, écrit-il, sept fois et sept fois je me prosterne . . . Sache le roi que j'ai de puissants ennemis; toutes les villes que le roi m'a confiées sont tombées entre les mains des Brigands. Puisse le roi me mettre sous la protection de celui qui commande ses troupes, pour réclamer les villes qui sont tombées aux mains des Brigands»³

d. L'unité religieuse de l'empire se révèle inefficace

C'est à ce moment que, pour renforcer son autorité chancelante en Orient, Aménophis IV, faute de forces militaires, pense consolider l'unité de l'empire en recourant aux forces religieuses. En proclamant le monothéisme solaire, qui fait du dieu Aton le dieu unique de l'Empire, il pense s'attacher plus solidement les provinces orientales. Mais l'Egypte était trop faible pour que ce moyen réussît. Ni dans la métropole, ni en Orient, la réforme religieuse ne sut répondre à l'espoir de Pharaon. En Egypte même, la politique sectaire d'Ikhounaton a déjà provoqué des haines et des révoltes (p. 46—49).

«Délaissant les complications de la politique réaliste de ses prédécesseurs, Akhenaton (le rêveur couronné), qui eut peut-être comme conseiller Moïse, pensa trouver dans l'avènement d'une religion unique, d'une religion d'empire, le ciment qui permettrait de réunir, dans une même com-

³ Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 50.

munion et un désir mutuel de paix, les peuples si divers de l'Égypte et du Proche-Orient . . .

En Égypte, Aménophis IV, en lutte avec les prêtres d'Amon, ne parvint pas à imposer sa religion nouvelle. A l'étranger, le prosélytisme des envoyés du Pharaon ne fut considéré que comme une nouvelle forme déguisée de l'impérialisme égyptien. Ainsi le culte d'Aton ne fut-il accueilli, partout, qu'avec une politesse diplomatique. Pendant ce temps, les affaires temporelles de l'Égypte allaient à vau-l'eau. En vain les gouverneurs demandent-ils des instructions et des secours, en vain les diplomates prodiguent-ils les rapports alarmants, le pharaon compose des hymnes dont s'inspireront les psaumes de David.»⁴

3. *Les Hittites, maîtres de la Syrie-Nord*

Les Hittites, qui jusque-là avaient agi dans la coulisse, entrent ouvertement en scène contre l'Égypte. Agréant l'hommage et l'alliance de l'Amorréen Azirou, qui avait occupé Damas, l'empereur Hittite Shoubbilouïouma (1380–1346) rétablit son pouvoir sur la Syrie du Nord. Il détache du Mitanni la région de l'Oronte et impose sa suzeraineté aux princes d'Alep, vassaux des Mitanniens. Contraint au recul, le royaume du Mitanni, allié de l'Égypte, accepte l'extension hittite en Syrie-Nord. L'Assyrie en profite pour se rendre indépendante du Mitanni, en s'appuyant sur les Kassites de Babylone.

Quant à l'Égypte, qui voit détruire l'état d'équilibre qu'elle avait jadis établi, elle continue à se désintéresser de la Syrie-Nord depuis qu'elle l'a laissée à ses alliés les Mitanniens. Impuissante, elle reste en bons termes avec l'empereur hittite, malgré la nouvelle situation créée par l'expansion de ce dernier. Ikhounaton était «plus préoccupé d'élaborer sa doctrine impériale (du monothéisme solaire) que de régler en détail les affaires enchevêtrées et irritantes des dynastes syriens» (Moret).

Encouragé par ses succès et par l'inertie égyptienne, l'empereur Hittite entre lui-même cette fois en campagne. Les citadelles de Qatna et de Tounep, vassales de l'Égypte dans la Békâ, sont emportées d'assaut (vers 1375). Deux princes amorréens, «ambitieux et fourbes», Itakama, qui venait de s'attribuer le royaume de Kadesh, et Azirou, qui s'était emparé de Damas, sont ses principaux alliés. Azirou s'empare des ports phéniciens, au nord de Gebal, puis se joint aux Hittites.

«Ce fut probablement à cette époque que le roi de Byblos, Ribaddi, envoya ses premières lettres à Pharaon. Ce prince, dont la fidélité touchante allait être si mal récompensée, se rendait bien compte qu'Azirou, après

⁴ De Laplante, *op. cit.*, I, pp. 46, 47.

avoir pris Tounip, chercherait à achever la conquête de la côte phénicienne. Déjà il s'était entendu avec le prince de Sidon et l'avait chargé de s'emparer de Tyr. Le prince de Tyr, Abimilki, en appela vainement à la métropole et, faute de secours, dut bientôt céder à la force ennemie. Dès lors, il ne restait plus sur la côte phénicienne que Simyra et Byblos qui demeurassent fidèles à l'Égypte. Simyra ne tarda pas à être prise à son tour. La situation devint très embrouillée. Akhnaton recevait en même temps des lettres de Ribaddi et d'Azirou. Le premier se plaignait du second et l'accusait de félonie. Invité à venir se justifier en Égypte, le second prétendait que les attaques hittites, au nord de l'Empire, les incursions araméennes dans le pays de Djahi (Phénicie), l'empêchaient de se rendre en Égypte, mais qu'il s'y rendrait dès qu'il le pourrait: son système de défense est facile à comprendre: s'il conquerrait le Djahi, c'était pour mieux protéger le pays contre les attaques des ennemis du roi d'Égypte . . . Akhnaton, excédé des plaintes perpétuelles qui affluaient à Amarna, chargea un de ses généraux, Bikhourou, qui résidait en Syrie, d'enquêter sur place. Celui-ci agit avec une telle maladresse qu'on peut le soupçonner de s'être laissé acheter par Azirou. Il combattit Ribaddi et soutint les pires ennemis de l'Égypte. Le pauvre roi de Byblos, que sa ville elle-même avait chassé pendant quelque temps, ne pouvait pas continuer de lutter seul contre tant d'ennemis. Il périt, probablement assassiné par Azirou qui s'empara de Byblos. Après quoi, il se rendit en Égypte et fut assez habile pour se faire pardonner par Akhnaton»⁴

En Palestine, la situation était tout aussi mauvaise. Les Nomades Khabirou (Hébreux), hostiles à l'Égypte, occupent la future ville de Jérusalem et contrôlent les ports de la côte.

Azirou, qui, jusque-là, jouait sur tous les tableaux et assurait à la fois Égyptiens et Hittites de son loyalisme, est menacé, par les uns et les autres, de la peine capitale. Inquiet des progrès des Hittites qui tiennent la Syrie-Nord et la Békâ sous leur contrôle direct, le roi amorréen, pris à son propre jeu, veut se rendre indépendant de son grand voisin du Nord, devenu trop puissant. Il s'empresse de faire la paix avec Pharaon, dont la faiblesse cadre mieux avec ses ambitions. Se rendant ensuite en Égypte, il se soumet et se fait reconnaître «comme roi d'Amourrou». En contrepartie de cette reconnaissance, qui scandalisa les amis demeurés fidèles à l'Égypte, Azirou s'engage à assurer la résistance contre les Hittites. Mais cette mission, en raison de la passivité de l'Égypte, est au-dessus des forces du roitelet d'Amourrou. D'autre part, les archives de Boghaz-Keū nous révèlent que l'ondoyant Azirou avait, en même temps, signé un traité avec les Hittites.

⁴ Drioton et Vandier, *op. cit.*, p. 399.

4. *L'Égypte évacue les provinces orientales*

Vers 1350, Shoubbilouïouma, «qui nous apparaît comme la plus forte personnalité politique de cette époque dans tout l'Orient» (Moret), est l'arbitre de la situation générale et la puissance directrice en Orient.

Coupé de sa liaison avec l'Égypte, encerclé par les Hittites, le puissant royaume du Mitanni est annexé par ces derniers. Se retournant ensuite contre Azirou et d'autres «princes syriens, infidèles aux Hittites comme ils l'avaient été aux Égyptiens», l'empereur du Nord les écrase. Damas, Simyra, Byblos, Tyr, Sidon, domaine d'Azirou, sont vassaux des Hittites.

L'Assyrie, émancipée du Mitanni, intrigue dans ce pays, en s'appuyant sur divers membres de la famille royale mitannienne. Pour mettre fin à ces manœuvres, l'empereur hittite adopte le prince héritier mitannien, lui donne sa fille en mariage et le remet sur le trône après une campagne. Un traité organise les rapports des deux États; le Mitanni, réduit à un territoire limité par l'Euphrate et le Khabour, est vassal du Hittite. Par surcroît de précaution, le territoire démembré, entre Alep et l'Euphrate, forme un État tampon ayant pour capitale Karkémish (Djéرابلس), sur l'Euphrate.

Une fois ces arrangements faits, l'empereur hittite, rompant la fiction diplomatique, se résout à déchirer le voile de l'amitié avec l'Égypte. Marchant sur la Coele-Syrie, où une influence égyptienne persistait autour de Kadesh, il l'occupe, se mettant ainsi avec Pharaon en état de guerre déclarée.

L'équilibre international, sur lequel reposait la politique égyptienne en Orient, était brutalement rompu. La disparition du Mitanni, comme puissance indépendante, mettait fin à l'alliance égypto-mitannienne. La défaite d'Azirou supprimait le seul noyau important susceptible de réunir et de conduire une coalition nationale anti-hittite.

Se trouvant brusquement seule, devant une coalition asiatico-hittite, l'Égypte évacue le Liban et la Palestine. Comme toujours après des revers, des troubles éclatent dans la vallée du Nil. La réaction amonienne triomphe; les réformes d'Aménophis IV sont détruites: le dieu Aton est renversé et Amon recouvre sa place et ses droits. Toutankhaton devient Toutankhamon; il sera le dernier de sa race.

II. Redressement de la puissance égyptienne

Les défaites essayées par l'Égypte et l'évacuation des provinces orientales ont eu d'autres répercussions dans la vallée du Nil. Indignée, la conscience nationale est violemment réveillée par ces désastres. La réaction et le clergé amonien profitent de la surexcitation des esprits pour porter au pouvoir le général *Horemheb* (1336–1320), qui avait, sous Ikhounaton, réussi à conserver la Palestine à l'Égypte. Elu à la suite d'un oracle rendu par le dieu Amon, Horemheb légitima son ascension au trône en épousant une princesse de sang royal.

Horemheb se consacra à l'organisation du royaume. Les sanctuaires d'Aton sont détruits et le nom d'Amon est rétabli partout où il avait été supprimé. Le nouveau souverain fait partir les années de son règne de la mort d'Aménophis III, comme si Aménophis IV, Touthankhamon et Ay, n'avaient jamais régné. Le roi s'occupe ensuite de la réorganisation administrative, réagissant contre l'anarchie, le pillage, l'escroquerie, dans lesquels les pouvoirs publics étaient tombés. Des peines sévères sont décrétées contre les coupables: nez coupé, exil aux confins de l'Asie. Au bout de vingt ans de règne, Horemheb meurt, laissant l'Égypte complètement relevée.

Ramsès I (1320–1318), qui semble avoir été choisi par Horemheb pour lui succéder, est, comme son prédécesseur, un ancien militaire. Le court règne de ce fondateur de la XIXe dynastie ne fut marqué par aucune intervention extérieure. Comme son prédécesseur, il consacra ses soins à l'organisation interne du pays. C'est sous son fils et successeur, *Séthi I* (1318–1298), que l'Égypte jouera de nouveau un rôle important dans l'histoire du monde oriental.

Séthi, qui signifie «l'homme du dieu Seth», est originaire de Tanis, l'ancienne Avaris, capitale des Hyksôs, dans le Delta oriental. Le dieu de cette ville est, on le sait, Seth, dont les Hyksôs avaient fait leur divinité principale. Sous la XIXe dynastie, Seth figurera parmi les grands dieux de l'Égypte, et Tanis deviendra, sous le nom de Per Ramsès, l'une des capitales de l'Empire égyptien.

Séthi I (1318–1298), Ramsès II (1298–1232) et Mineptah (1232–1224) seront des rois guerriers, des diplomates et de grands bâtisseurs.

«Pendant près de 150 ans (de 1309 à 1168), de Ramsès I à Ramsès III, l'Égypte éblouit encore le monde oriental par le prestige de sa force et par l'ascendant de sa civilisation... Après quoi, commencèrent des temps

nouveaux, où non seulement l'Égypte, mais toutes les antiques monarchies orientales sombrèrent graduellement dans l'anarchie et la servitude.»⁶

1. *Reconquête des provinces orientales (Canaan et Phénicie)*

Lorsque Séthi I monta sur le trône, l'Égypte, repoussée à l'intérieur de ses frontières, est isolée; elle connaît de nouveau, comme aux premiers temps de son histoire, les incursions des Nomades pillards qui arrivaient jusqu'à l'isthme. Les Bédouins *Shasou* (Nomades de Syrie et de Palestine) avaient secoué le joug égyptien et s'étaient emparés des forteresses qui défendaient la route militaire menant de Zalou (Kantara) à Gazza. Séthi I, comme Thoutmès en 1483, vient facilement à bout de cette rébellion. Il reprend les forteresses et, continuant sa marche, arrive dans le pays de Canaan (1318).

a. *Conquête de la Palestine. Une invasion libyenne repoussée*

Une coalition d'Amorréens et d'Araméens, organisée par les Hittites, tente de barrer la route à l'armée égyptienne. Séthi I résolut d'attaquer de suite les adversaires, qui, dispersés depuis Hammath jusqu'en Palestine, n'avaient pas encore eu le temps d'opérer leur jonction. L'avance foudroyante de Pharaon réussit pleinement et la Palestine est entièrement reconquise (1318). Les nomades *Shasou* sont domptés et les *Khabirou* contraints à devenir des sédentaires.

En 1317, les campagnes asiatiques sont interrompues; Séthi I rentre précipitamment en Égypte, pour repousser une tentative d'invasion du côté de l'ouest. Poussés probablement par les Hittites, des Aryens Achéens de l'Égée débarquent, en effet, en Libye et, unis aux indigènes, attaquent l'Égypte. Séthi I les écrase; mais, à partir de cette époque, les Égyptiens connaîtront la hantise des «peuples de la mer» et la crainte, jusque-là inconnue, d'une attaque de la vallée du Nil sur plus d'un front.

b. *Conquête de la Phénicie. Bataille indécise de Kadesh (1315)*

En 1316–1315, Séthi I reprend ses campagnes d'Orient. Adoptant la tactique de Thoutmès III, en 1476, il aurait commencé par s'assurer le contrôle de la côte. Acre, Tyr, Simyra, Oullaza, sont soumises; empruntant la dépression du Nahr-el-Kébir, Pharaon gagne la vallée de l'Oronte et la ville de Kadesh, au pays d'Amourrou, où le roi «détruit des myriades d'ennemis», pour la plupart Hittites.

La victoire et la prise de Kadesh eurent pour effet de changer l'orientation de la vassalité en Haute Syrie. Le roi amorréen de Damas, Benté-

⁶ Moret, *L'Égypte pharaonique*, p. 326.

sina, renouvelant la manœuvre qui coûta jadis le trône à son père, le « perfide Azirou », s'empresse de reconnaître Pharaon comme suzerain. Capturé par les Hittites, il est remplacé sur le trône d'« Amor » par un prince du nom de Sabibi. Kadesh ne tarda pas à retomber au pouvoir des Hittites. Malgré la défaite des Hittites, leur l'influence resta prépondérante en Amourrou. Les Egyptiens n'avaient pas réussi à conquérir cette région.

En plus de Thèbes et de Memphis, restées capitales officielles, Séthi I fonde à Tanis, sa ville d'origine, dans le Delta oriental, une nouvelle résidence royale, *Per-Ramsès*, « poste de surveillance des provinces de Canaan. »

En dépit des textes égyptiens, la bataille de Kadesh, livrée par Séthi I, fut loin d'être une victoire. Les deux adversaires étaient restés sur leurs positions. Celle des Hittites était même meilleure, du fait de leur proximité du théâtre des opérations. Aussi, Amourrou et son nouveau prince, Sabibi, étaient-ils de nouveau vassaux du Hittite.

2. *Les campagnes de Ramsès II ou la grande guerre égypto-hittite (1293—1288)*

Energique et ambitieux, *Ramsès II* (1298—1232), fils et successeur de Séthi I, qui régnera près de 67 ans, rétablira l'Empire d'Aménophis III. Vigoureux, aimant la grandeur et le faste, il affirmera, par la guerre, la diplomatie et son ascendant personnel, l'autorité de l'Égypte et deviendra, pendant un demi-siècle, l'arbitre du monde oriental.

Son rival du Nord, l'empereur hittite Moutallou, ne manquait pas non plus d'ambition. Aussi, un nouveau choc égypto-hittite était-il inévitable.

En 1294, Ramsès II traverse la Palestine. Avant de pénétrer dans l'intérieur syrien, il s'assure, comme Thoutmès III et Séthi I, le contrôle des ports de la côte. Trois stèles, aujourd'hui fort mutilées, marquent ses passages à l'embouchure du Nahr el Kelb, entre Beyrouth et Byblos. Remontant vers le nord, il s'enfonce à l'intérieur du pays et atteint la vallée de l'Oronte. Comme du temps de Séthi I, c'est en face de Kadesh que les Egyptiens allaient rencontrer les Hittites et leurs satellites.

L'année suivante, c'est la grande guerre qui commence. Résolu à un grand effort, le Hittite avait mis sur pied une formidable coalition formée de vassaux et de confédérés. A l'exclusion de l'Amourrou, qui avait déjà fait défection, et de la Phénicie, fidèle à l'Égypte, toute l'Asie Mineure continentale et maritime et le Naharina, jusqu'à Kadesh, participaient à cette grande lutte. Les Hittites avaient en outre enrôlé, comme mercenaires, des éléments bédouins-sémites (Khabiti-Araméens), ainsi que ces nouvelles bandes pillardes, appartenant aux nouvelles tribus indo-européennes, infiltrées en Asie Mineure et y provoquant des troubles et des rébellions.

Parmi les noms les plus significatifs de ces tribus indo-européennes et asiatiques, dont quelques-uns ont été popularisés par les poèmes homériques et dont d'autres devaient plus tard être autrement connus, figurent: Masa, la Mysie; Sardina, le pays des Sardes ou Lydie; Luka, la Lycie; Kardisha, la Cilicie; Ahhijawa, les Achéens, etc. Ce sont les avant-gardes de l'invasion des «Peuples de la Mer et du Nord», que nous verrons bientôt. «Les rois Hittites les enrôlent pour utiliser leurs services et canaliser au détriment de l'ennemi leur soif de pillage.»

Du côté égyptien, les effectifs n'étaient pas moindres. On estime qu'il y avait, de chaque côté, troupes à pied et chars compris, de 25 à 30.000 hommes, armées formidables pour l'époque. Ramsès II entra en campagne par la côte phénicienne et la trouée du Nahr et Kébir, en direction de l'ennemi. Le choc décisif eut lieu, près de Kadesh, aux environs de l'actuelle Homs (1293). Surpris dans sa marche, trompé par des espions et attaqué de flanc, Pharaon, grâce à son courage personnel et à son ascendant sur ses troupes, réussit à regrouper ses armées en déroute. Redressant une situation critique, il arrête l'avance de l'ennemi et obtient une victoire-relative. Kadesh ne fut pas prise, mais la route du sud était barrée aux Hittites.

Dans cette bataille confuse, les pertes des deux adversaires étaient lourdes, en particulier celles des Nordiques. «Là périt, sur le champ de bataille, la fleur de la noblesse des Hittites et des Indo-Européens, avec les deux princes royaux; beaucoup se noyèrent dans l'Oronte; quelques-uns furent sauvés par les soldats de la forteresse; nous les voyons tirer de l'eau les guerriers à demi noyés, tels que «le prince d'Alep qui, jeté à l'Oronte par Sa Majesté, dégorge l'eau avalée et revient à la vie.»⁷

La victoire indécise de Kadesh marque simplement une pause dans le duel égypto-hittite. Si Pharaon ne put prendre Kadesh, ni progresser vers l'Euphrate, par contre, les Hittites, qui avancèrent en Amourrou et vers Damas, étaient arrêtés dans leur plan d'enlever Canaan et d'arriver aux frontières du Delta. Le répit que l'Égypte s'est ainsi assuré durera presque un siècle.

En 1291, des révoltes, fomentées par les Hittites, éclatent dans toute la Palestine. Une nouvelle série de campagnes ramène Ramsès II en Syrie-Nord, où il prend la ville de Tounep, défendue par les Hittites. De nouveau, Canaan redevient égyptien jusqu'aux abords de Kadesh. Khatti, la Crète, Chypre, Babylone, l'Assyrie, les princes locaux, envoient des tributs à Pharaon.

Vers 1288, la mort de l'empereur hittite Moutallou ouvre une querelle dynastique entre ses héritiers. Khatoutsil III, frère de Moutallou, rétablit

⁷ Moret, *Hist. de l'Orient*, II, p. 551.

à Damas l'ancien roi d'Amourrou, Bentésina, qui avait été détrôné et remplacé par Sabibi. Mais la crise dynastique et les succès de Ramsès II en Canaan avaient affaibli les Hittites vis-à-vis des Assyriens et des Kassites de Babylone. Ces deux royaumes de Haute et Basse Mésopotamie, qui aspirent à restaurer l'ancien empire de Hammourabi, cherchent à enlever aux Hittites le pays d'Amourrou et celui du Mitanni-Khanigbalbat, qui leur barrent l'accès à la Méditerranée.

Vers 1280, Salmanasar I (1280—1260), roi d'Assyrie, profitant des embarras des Hittites, s'empare de la majeure partie du Mitanni et fixe sa frontière occidentale à l'Euphrate. L'ancien pays du Mitanni-Hourri, héritier de la puissance des Hyksôs, disparaît de la carte politique.

3. *Le jeune monde achéo-égéen, attiré par le vieil Orient*

Tandis que l'Égypte est engagée, contre les Hittites et leurs confédérés, dans le guépier syrien, les Achéens de Grèce, qui, depuis 1400, ont détruit les Crétois, sont maintenant les maîtres de la mer. Leur capitale, Mycènes, est devenue le centre de gravité du monde égéen et celui d'un opulent empire maritime et commercial.

Après l'Orient méditerranéen et le Proche-Orient asiatique, le monde égéen, successeur du monde crétois, apparaît, à son tour, sur la scène du monde oriental. Ce jeune et troisième monde, dont l'histoire et la civilisation seront étroitement liées à celles de l'Orient, est l'ancêtre et la première ébauche du futur monde hellénique et du futur Occident.

a. *Le monde égéen: pays et peuple*

A la différence du monde crétois, plus méditerranéen qu'égéen, et qui, bien que tourné vers l'Egée, n'en était pas le centre, le bassin égéen est une région géographique naturelle, individualisée et homogène. Son vrai centre est la Mer Egée ou Archipel, pour employer un terme moderne. Situé aux confins de l'Europe et de l'Asie, le bassin égéen comprend la partie méridionale de la péninsule balkanique (future Grèce), les îles qui s'y rattachent et les côtes d'Asie Mineure. C'est la mer, plutôt que la terre, qui fait l'unité de cette région. «Nulle démarcation précise entre l'Orient et l'Occident, entre l'Asie et l'Europe; l'historien ni le géographe ne peuvent les séparer.»

Ce sont les Crétois et les Phéniciens, on l'a vu, qui ont révélé aux Achéens nordiques les secrets de l'industrie, de la navigation et du commerce. A l'école de ces initiateurs, les Achéens firent l'économie de plusieurs siècles d'apprentissage (p. 55—56).

Du contact et du mélange des Méditerranéens et des Asiatiques autochtones (Pélasges et Crétois) et des Indo-Européens immigrés (Achéens), une civilisation nouvelle jaillira sur le sol de la future Grèce: la civilisation achéenne, plus connue sous le nom de civilisation mycénienne ou égéenne.

b. La thalassocratie achéenne. Expansion maritime

Devenus marins, les Achéens groupent les villes maritimes de la future Grèce en une confédération dénommée achéenne, constituant la thalassocratie achéo-égéenne, et se lancent dans des aventures lointaines.

A l'exemple de leurs initiateurs crétois, les Achéens ont étendu considérablement le champ de leur activité commerciale et maritime. Leur expansion les a portés en Sicile, en Italie, en Sardaigne, sur toutes les îles de l'Égée et toutes les côtes d'Asie Mineure, et même en Phénicie, en Canaan et en Egypte. Renforcés par de nouvelles tribus indo-européennes (Ioniens, Eoliens) récemment immigrées, les Egéens, y compris les Crétois (Kef-tiou), sont déjà, pour les autres peuples, et notamment pour les Egyptiens, les *Peuples de la Mer*.

c. L'impérialisme achéen. Les Phéniciens éliminés de l'Égée

A la différence des Crétois et des Phéniciens dont l'hégémonie était purement commerciale, et à l'opposé de l'Égypte dont la politique et l'économie sont essentiellement libérales, les Achéens, ces descendants de terriens fraîchement transformés en marins et en commerçants, ne concevaient pas le commerce sans domination politique. Le nationalisme et l'impérialisme les engagent dans une politique d'expansion, d'agression et d'aventures, qui amènera leur destruction.

La période de leur suprématie maritime (1400-1200) est notamment marquée par une politique hostile à l'égard des marins phéniciens, qui leur font concurrence et qui viennent commercer, voire même pirater, jusqu'en Égée. L'activité de la marine phénicienne dans cette région, qui date du temps des Crétois, se développe d'autant plus que les ports phéniciens connaissent, vers cette époque, une période de décadence aggravée par l'insécurité dans la zone syro-mésopotamienne et par le conflit égypto-hittite.

Les Achéens voyaient d'un oeil hostile la pénétration, dans l'Égée, des concurrents phéniciens, pour lesquels ils nourrissaient depuis longtemps, comme feront plus tard les Grecs, une antipathie particulière. Aussi, et à mesure que leurs forces s'accroissent, éliminent-ils progressivement les Phéniciens de la mer Égée, qui deviendra une mer achéenne.

Débarrassés de ces rivaux gênants et redoutables, les Achéens les suivent jusque dans leur propre domaine. Explorant et exploitant la Méditerranée

orientale, fréquentant régulièrement les ports phéniciens où leur céramique est importée, ils entretiennent des relations commerciales suivies avec l'Égypte. Pour la première fois, un peuple indo-européen occidental est en contact direct et entretient des relations commerciales avec le vieil Orient méditerranéen.

d. Expansion économique des Achéens en Phénicie

L'expansion économique des Achéens en Orient, et surtout en Phénicie, dans la seconde moitié du II^e millénaire, est prépondérante. Leurs produits industriels inondent les ports phéniciens et l'Égypte. A Ougarit, face à Chypre, des ivoires mycéniens, des armes et des outils en bronze et en fer, en usage chez les Achéens, ont été découverts. Une colonie d'Egéens, particulièrement des Crétois (Keftiou), est installée dans la cité phénicienne du Nord. L'influence de la civilisation mycénienne couvre, vers cette époque, toute la côte de Canaan.

Prépondérante en Méditerranée orientale, la marine phénicienne est cependant numériquement inférieure à celle des Achéens. Ce n'est qu'après 1200, lorsque la puissance achéenne aura disparu, que la thalassocratie phénicienne inaugurerà son hégémonie sur les mers.

e. Les Achéens contre l'Égypte

L'impérialisme et la volonté de puissance lanceront les Achéens dans des aventures dangereuses. Profitant des embarras de l'Égypte, engagée dans le couloir syro-palestinien, ils cherchent à dominer la Méditerranée orientale et les ports phéniciens, et même à s'implanter en Égypte. À l'opposé des Crétois qui, on l'a vu, avaient prêté aux Pharaons le concours de leur flotte, lors de la première conquête de la Syrie, les Achéens prennent part, aux côtés des Hittites, à la guerre menée contre l'Égypte.

En 1317, tandis que le Pharaon Séthi I, inaugurant ses campagnes orientales, reconquiert la Palestine, des contingents achéens débarquent en Libye et tentent de s'introduire dans le Delta nilotique. Interrompant ses conquêtes, Séthi I rentre en Égypte et repousse ces envahisseurs. Cette attaque maritime contre le Delta, on l'a vu, laissa dès cette époque, chez les Égyptiens, le cauchemar du danger des «Peuples de la Mer» et celui de la guerre sur deux fronts.

À la bataille de Kadesh (1393), dans la grande guerre égypto-hittite, nous avons vu des Achéens combattre, comme alliés ou confédérés, (nous dirions aujourd'hui «des volontaires»), dans les rangs de l'empereur du Nord, contre Ramsès II.

Enfin, leur dernière aventure, qui amènera leur fin, est la destruction de la ville de Troie qui garde les Dardanelles. Leur ruine, on le verra, suivra de près celle des Troyens.

4. Paix et entente égypto-hittites. Partage des régions syriennes

a. La paix égypto-hittite (1278)

En s'emparant du pays de Mitanni, qu'elle vient d'enlever aux Hittites (1280), l'Assyrie s'est considérablement agrandie, en même temps qu'elle s'est rapprochée de la Méditerranée, vers laquelle elle tendait depuis des siècles. Les forces et l'organisation militaires de cette nouvelle *grande puissance*, ses visées expansionnistes, sa formation impérialiste, son ambition de reprendre le rôle tenu autrefois par Babylone, en font un voisin dangereux et un partenaire redoutable.

De même que, jadis, le danger hittite en Syrie-Nord avait amené Egyptiens et Mitanniens à conclure l'alliance de 1420, le danger assyrien va rapprocher, puis associer, Egyptiens et Hittites. Un traité d'alliance et de confraternité (1278), conclu entre les deux anciens adversaires, établira pour longtemps un nouvel équilibre oriental.

En fait, la paix égypto-hittite de 1278, quinze ans après la bataille indécise de Kadesh, a été surtout une conclusion de lassitude. Pharaon en avait assez de cette guerre perpétuelle. De son côté, le Hittite avait besoin de s'assurer le calme du côté égyptien, pour s'occuper du nouveau danger assyrien.

b. Le traité de 1278

Le traité égypto-hittite de 1278 est le premier grand règlement international de l'histoire. Le texte égyptien est gravé à Karnak; son duplicatum hittite, rédigé en langue accadienne, a été récemment découvert aux archives de Boghaz-Keui, en Anatolie. Cet accord, qui rappelle l'arrangement conclu jadis par Thoutmès IV (vers 1420) avec la puissance mitannienne de l'Euphrate (p. 36-37), équivaut à un véritable partage du monde oriental entre les deux Grands de l'époque.

c. Partage des régions syriennes

Fidèle à sa politique libérale, l'Égypte abandonne aux Hittites, comme jadis aux Mitanniens, la région de Syrie-Nord, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. La Phénicie et Canaan suivent la fortune de l'Égypte. «La tradition continue». Considérablement réduit, l'empire égyptien de Ramsès II, en Asie, était loin de valoir celui de Thoutmès III (1501-1447).

Le texte du traité égypto-hittite n'indique pas la délimitation des frontières entre les deux empires. Il est probable que les conventions qui les régissent ne nous sont pas parvenues. Cependant, d'un acte subséquent et des faits connus, on peut déduire que la nouvelle frontière coupait la Syrie géographique en deux, nord et sud, et que le Nahr el Kébir, frontière

septentrionale de l'actuelle République libanaise, séparait les deux zones. Kadesh, toutefois, demeurait à l'Égypte.

d. Damas, Etat neutre

Damas semble avoir été érigée en Etat neutre. Car Bentésina, roi d'Amourrou, qui avait été détrôné par les Hittites pour s'être rallié aux Égyptiens, est remis sur le trône à Damas. On se demande si sa restauration n'a pas, été une concession diplomatique accordée à Ramsès II ou s'il s'agissait, dans l'intention des deux nouveaux alliés, de la création, sur leurs frontières communes, d'un Etat tampon.

e. Indépendance du royaume de Gebal-Byblos

Il en est de même de Gebal, cette « autre Memphis, » à laquelle l'entente égypto-hittite aurait également accordé l'indépendance. Gebal, en effet, ne semble pas, à cette époque, avoir été occupée par une garnison égyptienne et son nom disparaît des documents hiéroglyphiques égyptiens. La diplomatie pharaonique tend plutôt à cultiver l'amitié et l'alliance des roitelets gibilites dont on a retrouvé les tombes. Deux vases d'albâtre, trouvés dans les hypogées, portent, il est vrai, le nom et les titres de Ramsès II; mais ces objets précieux, qui seraient un cadeau du Pharaon, ne signifient nullement un acte de suzeraineté. En outre, « ce n'est plus en hiéroglyphes égyptiens, mais en phénicien, que le prince de Byblos a fait transcrire son nom; nous savons qu'il s'appelait Ahiram ».

Fidèle à ses traditions plusieurs fois séculaires et à son égyptophilie, Gebal, indépendante, garde avec l'Égypte, en plus des relations commerciales, les rapports les plus amicaux. Le sarcophage d'Ahiram ou Akhiram montre ce roi vêtu à l'égyptienne, sur un trône de même style, encadré de sphinx ailés. Mais le couvercle porte deux lions étendus de style suméro-hittite. A l'intérieur de la tombe, les deux vases au nom de Ramsès II, dont nous avons parlé, sont des cadeaux du Pharaon. Des plaquettes d'ivoire et de céramique, de style mycénien, confirment la variété des influences qui, d'Égypte, d'Anatolie et des « Iles de la Mer », s'exercent concurremment sur la côte phénicienne, au cours du II^e millénaire. « Il existait donc à Byblos, vers 1250, une dynastie de princes indépendants que Ramsès II traitait avec amitié ».⁸

Mais l'intérêt principal du sarcophage d'Akhiram est dans l'écriture phénicienne gravée sur les bords du couvercle. Cette écriture utilise 22 traits linéaires simples, sorte de sténographie. C'est le prototype de l'alphabet phonétique; la langue s'avère ici le cananéen du nord, c'est-à-dire le phéni-

⁸ Moret, *Hist. de l'Orient*, II. p. 571.

cien. C'est le premier exemple connu de l'alphabet cananéen ou phénicien, d'où dérivera celui des Grecs.

f. Ougarit, ville cosmopolite

A 15 km au nord de Lataquié, brille d'un vif éclat un autre foyer de civilisation phénicienne, l'Ougarit des textes égyptiens, sur les sites dénommés aujourd'hui Minet-el-Beida (port) et Ras Shamra (ville). L'influence égyptienne, reconnue au Moyen Empire (2160–1660), y reste sensible sous la XIXe dynastie (1320–1200). L'influence mésopotamienne n'y était pas moindre. Une bibliothèque sortie des fouilles fournit, depuis 1929 de notre ère, de nombreuses tablettes écrites en cunéiformes. Les langues transcrites sont: le sumérien, pour les textes religieux; l'accadien, pour la correspondance diplomatique; une langue sémitique où l'on retrouve un phénicien apparenté au parler des Byblites et des Cananéens de Palestine. Les cunéiformes accadiens utilisés ne comportent plus d'idéogrammes, mais seulement des phonétiques d'une consonne, au nombre de 26: essai d'alphabet, parallèle à celui des Byblites. Ougarit était en outre fréquenté par les Egéens, les Peuples de la Mer (Achéens) et les Crétois. Une colonie importante d'Egéens y était même installée.

A Sidon, les documents archéologiques nous montrent, sur un fond cananéen ou phénicien, les influences égyptienne et égéenne. Et «cette dernière influence est aussi importante que celle de l'Egypte» (Contenau).

g. L'entente égypto-hittite scellée par un mariage

L'entente entre l'Egypte et l'Empire Hittite assurera, pendant près d'un demi-siècle, la paix et la prospérité à l'Orient. Après le traité de 1278, Ramsès II régnera encore 46 ans, pendant lesquels la paix extérieure ne sera jamais troublée.

Pour consolider cette entente et cette paix d'équilibre, Ramsès II la cimentera par un mariage. De même que jadis les Thoutmès et les Aménophis épousèrent des princesses mitanniennes pour sceller l'alliance de l'Egypte et du Mitanni, de même Ramsès II, en 1264, épousera une jeune princesse hittite, la fille de Khattousil III, resserrant, par ce mariage, les liens qui unissent les deux pays. Accompagné d'une brillante escorte, le roi hittite amène lui-même sa fille en Egypte, où de grandes fêtes, mentionnées dans une longue inscription officielle, furent célébrées à cette occasion.

Ramsès II, qui mourra en 1232, laissera une Egypte riche et couverte de monuments grandioses. Sous son règne, «la vie en Egypte se révèle luxueuse; . . . ce luxe est bien plus proche du nôtre. L'usage des gants, des draps de lit et des oreillers de plume, des meubles aux coussins rembour-

rés, des pailles pour boire les boissons rafraîchissantes, des jeux d'échec ou de dames, toutes ces petites choses nous touchent.»⁹

5. *Nouvelle marée nordique (vers 1200).*

Les Peuples de la Mer et du Nord

Tandis que l'Égypte et l'Empire Hittite, évoluant dans l'entente, assurent aux deux Orientés la paix et la stabilité dans l'équilibre, une nouvelle et formidable marée nordique, dénommée «les Peuples de la Mer, du Nord et des Îles», déferle, vers 1200, sur le monde proche-oriental. Ce terrible cyclone, dont nous esquisserons plus loin la marche et les remous, bouleversera l'Asie Mineure et le monde égéen, détruira l'Empire Hittite et la thalassocratie achéo-égéenne, ravagera et dévastera les régions syriennes et arrivera, par terre et par mer, aux portes du Delta du Nil. Pour échapper à cette nouvelle «invasion Hyksôs», Pharaon, dans un effort suprême et désespéré, réussira à briser l'assaut de ces Barbares. Mais, épuisée par cette résistance victorieuse, l'Égypte retombera dans une longue période de décadence et de faiblesse, et son rôle de grande puissance politique prendra fin à partir de cette époque.

Cette grande vague d'expansion nordique, la dernière au II^e millénaire, en ruinant les grands États constitués et en désorganisant la vie économique et politique, détruira la civilisation mycénienne et achéenne et mettra les vieilles civilisations orientales à deux doigts de leur perte.

Commencées au début du II^e millénaire, les invasions nordiques qui, pendant près de six siècles, ont secoué et bouleversé le monde oriental et ses vieilles civilisations, ont fini par épuiser ces dernières, ainsi que leur puissance politique. Ces invasions n'ont rien apporté, en échange, dans le domaine artistique, intellectuel et culturel.

«Ni les Hyksôs, ni les Mitanniens, ni les Kassites, ni les Hittites n'ont rien fondé d'humain. Quoi qu'en disent certains spécialistes enthousiastes, leur art est rudimentaire, leur apport à la civilisation est mince.»¹⁰

⁹ De Laplante, *op. cit.*, I, p. 49.

¹⁰ De Laplante, *op. cit.*, I, p. 51.